

ARLL 1/7/7

AU CŒUR DES BLÉS

Toute chose (si par trop n'erre)
Voulientiers en son lieu retourne.

VILLON.

I

Les Nicolet riaient.

C'était la troisième fois dans le courant de l'après-midi que Joachim, le charron, qui avait son ouvroir à côté de la grange où les Nicolet battaient leur blé, arrêtait son rabot pour les écouter.

— Si cela se passait à la campagne, se dit-il, je croirais qu'ils ont trouvé une bourse, mais dans la ferme de Lambroux...

Intrigué, il tira l'huis et, comme la cour était pleine de neige, il se glissa le long du mur, les mains blotties dans ses poches.

Lorsqu'il introduisit la tête dans la grange, par la petite baie carrée qui s'ouvrait dans la grande porte, ses yeux éblouis ne distinguèrent d'abord que des formes vagues; mais bientôt tout se précisa : le grand mur à droite, les gerbes entassées à gauche; en haut, les grosses charpentes qui soutenaient le toit. Au fond de l'aire, trois hommes en manches de chemise, couverts de poussière, assis dans la paille, le menton aux genoux, riaient aux éclats, tandis qu'un quatrième se tenait debout devant eux, la tête baissée et la mine farouche. Les fléaux, abandonnés, gisaient sur le sol.

En voyant apparaître Joachim, l'un des rieurs cria, le doigt tendu vers l'homme qui était debout :

— C'est Bernard qui est amoureux!

mardi de mai et j'aurai le plaisir de triompher grâce à vous...

L'article parut en effet le 1^{er} mai et depuis je lui ai fait bien des emprunts. Je dois à la vérité de dire que pour triompher Mme Arvède Barine n'avait nul besoin de moi et que sa bienveillance ne me cite qu'afin de m'obliger.

On pourrait citer encore bien d'autres personnes qui ne partageaient point l'incrédulité de Mme Ackermann et venaient aux Feuillantines. Dans l'étroit et modeste salon, salon philosophique, salon bourgeois surtout, où il y avait certainement un parti irréligieux, mais d'une irréligion fort bien élevée, où circulaient, sous l'œil bienveillant de la maîtresse de maison, les catholiques les plus sincères, on ne se serait jamais cru dans l'anti-chambre de Satan.

MARC CITOULEUX.

Et il raconta qu'à midi Bernard était parti avant eux. « Alors nous, quand nous sommes arrivés ici, qu'avons-nous vu? Le gaillard devant la margelle du puits, en train de tirer de l'eau pour la Rousse! »

— Oui, Joachim!

Les trois hommes recommencèrent à rire.

Bernard leva lentement la tête, regarda Joachim, roula du côté de ses frères des yeux sombres, puis, se secouant comme un ours, cria :

— Travaillons!

Chacun prit aussitôt sa place : Prosper et Michel d'un côté, Philippe et Bernard de l'autre. Après avoir craché dans leurs mains, ils levèrent les fléaux.

D'habitude, les Nicolet travaillaient avec méthode. Lorsqu'ils battaient le blé, leurs quatre corps se mouvaient d'un même rythme, les quatre fléaux se levaient et s'abaissaient en mesure et le dernier geste avait la même vigueur et la même aisance que le premier. Cette fois, Bernard maniait son outil avec rage, le front contracté, la bouche serrée. Obligés de régler leurs mouvements sur les siens, ses frères s'échauffaient à leur tour; leurs chemises leur collaient à la peau et les grains de blé, violemment chassés des épis, sautaient en l'air comme des balles. Quand les gerbes étalées par terre furent vides, Michel jeta son fléau au fond de la grange et courut s'appuyer contre le mur. Son corps — une longue et maigre carcasse — se contracta puis se détendit; un râle monta de sa poitrine; il se mit à tousser. Il toussa longtemps. L'accès passé, il resta encore quelques instants appuyé au mur. Lorsqu'il se retourna, sa figure, creusée, était livide; une sueur froide baignait son front; ses jambes tremblaient.

Prosper lança un regard sévère à Bernard :

— Plus si vite, hein! On ne va pas faire crever Michel...

— Puis on perd du froment, grogna Philippe, qui se

mit à racler le sol avec son sabot pour rassembler les grains épars.

Joachim était resté sur le seuil. Comme les quatre batteurs le regardaient maintenant d'un œil sournois, il comprit qu'il était de trop : il fit un pas en arrière et tourna sur ses talons.

La neige brillait. Elle s'étendait, toute unie, sur les toits, formait des bosses sur le fumier, mettait une corniche blanche à la margelle du puits et, par delà un petit mur, pendait en festons aux branches des pommiers, dans la prairie. Derrière la fenêtre du logis, une femme assise tricotait. On ne voyait que le haut de ses épaules et sa tête ronde que couvrait une chevelure rousse.

Joachim, s'étant aperçu qu'elle le regardait, mit les mains sur ses oreilles pour lui faire comprendre que le froid était vif. En guise de réponse, la femme tendit le doigt vers le ciel. Le charron leva les yeux. Le temps se couvrait. Il pensa que la neige de nouveau allait tomber.

Comme il rentrait dans son ouvroir, un coup de feu éclata dans la prairie.

Quelques instants plus tard, il vit Lambroux, couvert d'un vieux pardessus et la tête enveloppée dans une écharpe, qui grimpait l'escalier de sa demeure, avec un fusil à l'épaule. De sa main gauche, il portait par les pattes deux moineaux ensanglantés, dont les ailes pendaient.

Joachim secoua ses sabots pour en faire tomber la neige. Il jeta ensuite du charbon dans le poêle de fonte qui brûlait dans un coin de l'ouvroir. Après s'être réchauffé les mains, il alluma sa pipe et rêva quelques instants. Un haussement d'épaule exprima sa pensée sur les Nicolet. Un autre formula son opinion sur Lambroux. Puis il lança un jet de fumée en l'air et se mit à rire. Joachim avait l'âme gaie. Il avait aussi sa pipe et le pinson qui sautillait dans sa petite cage, au-dessus de la porte...

II

Pour entrer dans la demeure des Nicolet, il fallait, la barrière franchie, escalader une montagne de fumier ou bien descendre dans un ravin lorsque, à la fin de l'hiver, le fumier avait été emmené dans les champs. On atteignait ainsi, au fond de la cour, un escalier usé que continuait un corridor obscur, dont une porte latérale donnait accès dans la cuisine, tandis qu'une autre porte, au bout, s'ouvrait sur le jardin. La maison, qui avait de petites fenêtres au rez-de-chaussée et des lucarnes à l'étage, formait, avec la grange, le fournil, la remise, les étables et la barrière, un carré irrégulier. Tous ces vieux bâtiments, mal construits, les uns plus bas, les autres plus hauts, couverts les uns de tuiles, les autres de paille, semblaient avoir poussé là comme une touffe de champignons. C'était un des derniers vestiges du passé qui survivait, presque intact, au milieu du village.

Ce jour-là, comme c'était dimanche, tout était tranquille chez les Nicolet. Dans la cuisine, Prosper lisait *L'Echo du Pays*, journal hebdomadaire où paraissaient toutes les annonces de la région, tandis que Lalie, sa sœur, qui se préparait pour la messe, ajustait devant un miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre son bonnet des jours de fête, un bonnet noir à fleurs violettes. Tout à coup, elle dit :

— Bon!

Sans lever les yeux, Prosper demanda :

— Qu'y a-t-il?

— Voilà de nouveau le sot Jadeau qui se trompe.

Prosper sourit.

Jadeau, le tailleur, était un petit homme maigre et nerveux, avec de longs cheveux bouclés et une figure de marionnette, qui, une fois descendu de sa table de travail, ne paraissait plus maître de ses jambes. Dans la rue, il ne marchait pas; il trottinait. Et tout en trottinant, il dis-

cutait. Sa bouche jouait, ses yeux riaient, ses sourcils s'écarquillaient ou se fronçaient, ses mains montraient ceci ou cela, des choses que lui seul voyait, ou bien elles frappaient sa poitrine comme pour y enfoncer des clous. Souvent, Jadeau, tout en monologuant, perdait son but de vue et s'engageait dans une mauvaise route. Lorsque Lalie l'avait aperçu, il allait dépasser la ferme; mais, tout à coup, il s'était touché le front du doigt et s'était précipité vers la barrière des Nicolet.

— Il vient chez nous, dit Lalie.

Un sourire glissa de nouveau sur les lèvres de Prosper.

Lalie continuait à observer le bonhomme, curieuse de voir la mine qu'il ferait quand il s'apercevrait de son erreur; comme il avançait toujours, elle se fâcha :

— On en a conduit plus d'un à Gheel, qui étaient moins sots que cet individu!

Elle avait à peine achevé que Jadeau poussait la porte et jetait un regard circulaire dans la maison.

— Bonjour la compagnie!

En même temps, il déposait sur la table un paquet enveloppé de serge verte.

— Vous vous trompez sans doute, tailleur, fit Lalie, d'un ton pincé.

— Je ne me trompe jamais.

Comme il se préparait à dénouer le paquet, la femme reprit :

— Mais, je ne vous ai rien commandé...

— Vous, non... Mais Bernard m'a commandé ceci, ceci et encore ceci...

Et Jadeau sortit du paquet un veston, un gilet et un pantalon de drap noir. A côté, il mit un petit morceau d'étoffe — pour les réparations.

Lalie pâlit; Prosper lâcha son journal.

Le tailleur, ayant tiré son mouchoir, se frotta le front :

— Il fait chaud.

Puis il demanda :

— Est-ce que Bernard est ici?

— C'est que je suis un peu pressé, ajouta-t-il, tandis qu'il s'asseyait près de la table et se mettait à la tapoter avec les doigts.

Comme il allongeait les yeux vers l'horloge, quelqu'un dégringola l'escalier de l'étage.

C'était Bernard. Il n'avait que son pantalon et sa chemise, sur laquelle se croisaient de larges bretelles. Son col était ouvert. Il venait de se raser. Sa figure tranchait, toute rose, sur sa poitrine velue.

— C'est vous qui avez commandé ça, Bernard? demanda Lalie, en rejetant la tête en arrière.

— C'est moi, répondit Bernard.

Il déplia le costume, l'examina, soupesa le petit morceau d'étoffe :

— Parfait!

Il sortit sa bourse et paya le tailleur.

En voyant la pile d'écus qui passait dans la main de Jadeau, une flamme de colère étincela dans les yeux de Lalie, tandis que Prosper serrait nerveusement les poings.

Jadeau compta les pièces en prenant son temps. Il les faisait tomber une à une de sa main gauche dans sa main droite. Plusieurs étaient noires. Il les gratta avec son ongle pour s'assurer qu'elles étaient bonnes. Il en fit aussi sonner deux ou trois sur les dalles. En les mettant dans sa poche, il se tourna du côté de Prosper :

— Voici de l'argent qui ne date pas d'aujourd'hui; vous devez avoir une cachette quelque part...

Il cligna de l'œil et se mit à rire, mais quand il vit que les sourcils de Prosper se contractaient, il s'empressa de reficeler son paquet et de disparaître, tandis que Bernard remontait dans sa chambre avec le costume.

— C'est du fin drap, murmura Prosper, en ramassant son journal.

Lalie jeta, à travers la fenêtre, un dernier coup d'œil

sur le tailleur, puis arracha son bonnet et le lança au milieu de la table. En se retournant, elle se heurta à Mathilde, sa sœur, qui venait d'entrer.

Mathilde était vêtue comme une pauvre et traînait aux pieds des sabots d'homme. Plus délicate que sa sœur et ses frères, elle paraissait aussi plus cassée. Son front et ses joues étaient sillonnés de rides; elle n'avait plus de dents, presque plus de cheveux. Deux petites boucles d'argent noirci pendaient à ses oreilles. Voyant le bonnet de Lalie sur la table, elle demanda :

— Et la messe?...

— Il est bien question de messe! répondit l'autre.

« Bon! la voilà encore de mauvaise humeur », pensa Mathilde, et, sans demander d'explications, elle prit dans le tiroir de la table un petit couteau, en frotta la lame avec son tablier, puis, s'avançant vers un panier de pommes de terre, placé près du banc, sous la fenêtre, elle voulut s'asseoir pour les peler.

Lalie la prit par les épaules :

— Allez faire cela au jardin!

Mathilde ne répliqua pas. C'était toujours ainsi que les choses se passaient quand Lalie était en colère. Elle partit donc, avec son couteau dans une main, son panier dans l'autre, en traînant ses sabots.

Dès qu'elle fut sortie, Lalie s'approcha de son frère et le regarda dans le blanc des yeux : elle avait remarqué qu'au lieu de lire son journal, il marmottait.

— Vous savez quelque chose, vous, Prosper!...

Prosper resta un instant silencieux, puis releva la tête :

— Je ne sais rien du tout...

— Vrai?

— Vrai! répondit-il.

Mais quand Lalie se fut éloignée, il murmura :

— Il y a du louche!

III

Lalie avait une tête maigre, avec des joues tannées, la bouche mince, un long nez et deux yeux vifs et mobiles. Elle était l'aînée de la famille et elle en était l'âme et le chef. On n'achetait rien, on ne vendait rien chez les Nicolet sans la consulter. C'était elle qui serrait l'argent. Austère et économe, elle pourvoyait à tout avec une stricte probité. Elle ne nourrissait pas seulement ses frères, elle les habillait. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, elle passait en revue leur garde-robe. Elle comptait ensuite sur ses doigts :

— Il faudra une casquette pour Michel, un corsage pour Mathilde, une ^{garçon} blouse pour Prosper, une camisole pour Philippe, une culotte pour Bernard.

Elle achetait le tout sans consulter les intéressés. La mercière connaissait sa phrase : « Du solide et pas salissant ! »

C'était Clémentine, la couturière, qui confectionnait les corsages, les ^{garçon} blouses et les culottes. Jamais aucun tailleur n'avait cousu pour les Nicolet. Lorsqu'on entrait chez Clémentine, on voyait, accroché au mur, près du bénitier de porcelaine, derrière une grande table couverte de vêtements fauflés, un vaste éventail de papier gris. C'était le patron sur lequel Clémentine taillait les culottes de Michel, de Prosper, de Philippe et de Bernard.

Et voilà qu'aujourd'hui Bernard s'était fait confectionner des vêtements de seigneur ! Lalie n'en revenait pas. Elle oubliait même — elle qui ne laissait jamais rien traîner — que son bonnet était resté sur la table. Sans doute, l'accord ne régnait pas toujours chez les Nicolet. Ces gens avaient quelquefois des colères de sauvages. Ils trépignaient, juraient, s'invectivaient, se mettaient mutuellement le poing sous le menton. Parfois ils hurlaient si fort que les vitres tremblaient. Ils parlaient de tout

casser, de s'étrangler, de faire un carnage... Mais un mot de Mathilde suffisait pour les calmer :

— Il y a quelqu'un qui passe... C'est M. Destokay... Il va vous entendre...

~~✕ Dans le silence qui suivait ces paroles, on voyait Lalie monter à l'étage, puis revenir avec une clef qu'elle déposait, d'un air digne et sans prononcer un mot, sur la table.~~

Tous les yeux se fixaient aussitôt sur la clef et Prosper ou Bernard demandait :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Après un instant :

— Reprends la clef !

Lalie, qui était fine, n'obéissait généralement pas tout de suite. Il répétait :

— Reprends la clef !

Michel ajoutait :

— Nous avons confiance en toi. Il n'y a que toi ici pour conduire la barque...

Comment allait-elle voguer maintenant, la barque ? Lalie se le demandait avec angoisse, quand elle entendit descendre Bernard. D'un bond, elle fut à la porte :

— Qu'on vous voie!... Qu'on vous voie!...

Ce fut tout ce qu'elle put dire. A l'apparition de Bernard, vêtu de son beau costume et coiffé d'un chapeau boule (un chapeau boule, s'il vous plaît!) elle faillit — elle le raconta plus tard — attraper un coup de sang. Seul Prosper ricana :

— Il a même des souliers qui craquent!...

IV

Dix ans plus tôt, Michel avait épousé une vieille cousine qui vivait seule dans un village voisin. Elle était morte depuis quelques années. Il avait hérité de tout son avoir. La maison n'était qu'une méchante bicoque en

*✕ Un silence complet et au vrai scandale.
Lalie se legarait plus par sonnelle. Tout à coup
sa la main esquisse, est un fait bref, elle se levait
et en sort une clef de sa poche et chombrant la table
une clef qu'elle dé.*

torchis, couverte de chaume, mais elle était entourée d'une grande prairie que les Nicolet exploitaient eux-mêmes. Tous les ans, Michel fauchait le foin, le fanait, puis le rentrait dans une petite grange d'où Philippe venait l'enlever avec le char au fur et à mesure de leurs besoins.

Depuis huit jours, il était occupé à la fenaison. Le travail touchait à sa fin. Il ne restait plus, entre les pommiers, que quelques meulettes qu'il se proposait de rentrer dans la matinée, bien que ce fût dimanche.

Il avait assisté à la première messe, celle où l'on peut se montrer en costume de travail et en sabots; maintenant, il déjeunait. Pour avoir de l'air, il avait poussé le volet. Un vieux rosier balançait ses fleurs écarlates devant l'ouverture. La lumière du soleil ruisselait par-dessus et éclairait toute la pièce, depuis les solives enfumées du plafond jusqu'aux murs dégradés et noircis. Un pauvre lit, fait de planches mal rabotées, occupait le fond; le reste du mobilier se composait d'un poêle rouillé, d'une vieille armoire, d'une table vermoulue, d'un banc grossier. Une montre d'argent pendait à la muraille. Michel buvait son café dans une jatte fêlée; il coupait son pain, bouchée par bouchée, avec son couteau de poche.

Il allait avoir fini lorsqu'on entra dans la cour. Il reconnut le pas du facteur. Celui-ci frappa un coup sec sur la porte, glissa quelque chose en dessous et s'en alla. Michel, qui s'était retourné, vit une carte sur le sol. Il courut la prendre et vint s'accouder sur l'appui de la fenêtre pour la lire. C'était Prosper qui rappelait son frère, le jour même, « pour une affaire grave ».

« Ho! ho!... Diable!... » Michel se grattait le menton... Une affaire grave!... De quoi pouvait-il s'agir? S'il était survenu quelque chose au bétail, Prosper l'aurait marqué dans sa carte... Une affaire grave!... Il arracha une rose et l'écrasa lentement dans sa main. Puis, il alla prendre sa montre. Il était dix heures. En se dépêchant, le foin

pouvait être rentré pour midi. Il relut encore la carte : « Une affaire grave... », la plia en quatre et, tout pensif, la glissa dans la poche de son gilet. Il mit ensuite son chapeau, s'en fut tirer la brouette de la grange, prit sa fourche et se rendit dans la prairie.

Les arbres étaient en fleur; le soleil brillait; les branches croulaient sous la verdure; les pinsons chantaient dans les pommiers; les fauvettes grisollaient dans les buissons. Toute la puissance de l'été éclatait au ciel et sur la terre.

Les voisins qui, eux, fumaient leurs pipes à l'ombre, accroupis sous une haie, regardaient Michel démolir à coups de fourche les meulettes de foin et courir dans la prairie avec sa brouette. Les uns ricanaient : « En voilà un qui n'ira pas en paradis! » D'autres hochaient la tête à la vue de cet homme « étique » qui bûchait comme un forçat. Une femme cependant, qui le regardait aussi, s'apitoya :

— Vous devriez donner un coup de main à ce pauvre malheureux.

Tous se mirent à rire :

— Non!

— Pourquoi?

— Parce que c'est un Arabe!

A midi, tout le foin étant rentré, Michel s'essuya la figure et les bras, chaussa ses souliers, passa sa ^{jean}blouse et, pour ne pas perdre de temps, glissa une croûte de pain dans sa poche. Il prit ensuite son bâton et partit.

La campagne, déserte, s'étendait de tout côté, sans un arbre, sans une ombre. L'angélus sonnait. Aucun souffle ne remuait l'air. Dans les blés immobiles, les coquelicots brillaient comme des flammes. La terre, altérée, se lézardait. Une épaisse couche de poussière couvrait la route : à chaque pas de Michel, un petit nuage blanc sortait du sol. L'homme marchait vite et, de temps à autre, fourrait les doigts dans sa poche, cassait un morceau de

croûte et l'avalait. Puis il toussait dans le creux de sa main.

De temps en temps aussi, il tâta la carte qu'il portait dans son gilet et murmurait, torturé par l'inquiétude : « Une affaire grave... »

Quand il arriva chez lui, tout le monde était réuni dans la cuisine, sauf Bernard. Il demanda d'une voix angoissée :

— Qu'y a-t-il ?

Philippe montra Lalie :

— C'est elle qui s'est disputée avec Bernard...

— Et il est parti ! ajouta Mathilde.

— Il réclame sa part, dit Prosper.

Quelques jours avant, celui-ci était venu appeler sa sœur ; après l'avoir conduite dans l'écurie, il l'avait poussée devant une lucarne :

— Regarde !

Bernard se traînait sur les genoux, dans le jardin, en plein soleil ; il cueillait des pensées et des œillets.

Ils le voyaient sourire, ils l'entendaient souffler, tout en fouillant le feuillage de ses gros doigts.

Quand il eut terminé sa cueillette, il s'assit au milieu du sentier et tira de sa poche une hobine de fil. Mais avant de commencer à lier les fleurs, il en caressa les pétales du doigt, puis les mit sous son nez et en huma le parfum. Sa figure avait une expression candide qu'on ne lui avait jamais vue ; ses yeux pétillaient ; il marmottait des mots tout bas.

— Si c'était un enfant, dit Prosper, on lui casserait les reins.

Bernard se releva, disparut, puis revint avec une bouteille remplie d'eau, dans le goulot de laquelle il planta le bouquet.

Toute l'après-midi, Lalie explora le jardin. Elle regarda sous les choux, dans les oignons, le long des haies, remua la terre, mais ne trouva rien.

Ce ne fut que le soir, après avoir eu l'idée de gratter derrière le four avec un bâton, qu'elle découvrit la bouteille dans une touffe d'orties. D'un coup de pied, elle la fit voler en éclats, puis, ayant ramassé les fleurs, elle les apporta dans le sentier, là même où Bernard s'était assis pour faire son bouquet. Elle les écrasait sous son sabot, quand un cri sauvage la fit sursauter.

C'était Bernard qui venait chercher ses fleurs.

Lalie le vit avec épouvante pirouetter sur lui-même, se baisser, ramasser une pierre...

Elle n'eut que le temps de s'incliner; la pierre, lancée avec violence, rasa son bonnet.

Bernard alors se précipita sur elle, ses deux grandes mains ouvertes. Il la saisissait au cou, lorsque Lalie cria:

— Prosper!... Il m'étrangle... Au secours!!

On entendit quelqu'un qui accourait. Bernard lâcha prise, vit son frère, fonça sur lui et, d'un coup de tête, l'envoya rouler sur le sol. Il courut ensuite vers la maison, monta dans sa chambre, décrocha ses effets, les entassa dans un coffre et mit le coffre sur son dos...

On ne l'avait plus revu. Maintenant, il réclamait sa part.

Tous les Nicolet avaient la mine lugubre. Ils n'avaient pas achevé leur dîner. Sur la table, les plats étaient encore à moitié pleins. Les mouches grouillaient sur les pommes de terre.

— Et que faut-il faire? demanda Michel, qui était resté debout, les deux mains serrées sur son bâton.

— C'est justement ce que nous allons voir, répondit Prosper.

A ce moment, Mathilde remarqua que Michel était trempé de sueur.

— Mon Dieu, frère, s'écria-t-elle, comme vous voilà arrangé! Vous devriez vous déshabiller.

— C'est inutile!

Cette réponse jetée sèchement, Michel déposa son

bâton, ôta son chapeau, prit une chaise et s'y mit à cheval, les mains appuyées au dossier. Son crâne et ses épaules fumèrent.

Tandis que Mathilde débarrassait la table, Lalie, qui n'avait pas encore desserré les lèvres, sortit de sa poche un papier chiffonné :

— Voilà la lettre...

Michel s'en empara. L'adresse portait : « MM. Nicolet, frères et sœurs, fermiers-propriétaires. » Quant au contenu, il était bref et impérieux. Le mercredi suivant, à dix heures précises, ils devaient se trouver chez le notaire.

— Qu'allons-nous faire? interrogea Michel.

Lalie haussa les épaules :

— Je me creuse la tête depuis hier...

— Et...

— Et... répéta Lalie, en levant cette fois les bras.

Michel se tourna vers son frère :

— Avez-vous une idée, vous, Prosper!

— Non!

— Il paraît, murmura Philippe, que Bernard a le droit de faire vendre tout ce que nous avons... C'est ce que les gens disent...

Un silence suivit ces paroles. Le front de Prosper s'était rembruni. Quant à Michel, il était livide et ses mains tremblaient. Il était le plus jeune et devait, par conséquent, suivant les lois de la nature, hériter un jour de tout le monde. Il ne souhaitait la mort de personne. C'était entendu. Mais le morceau que Bernard voulait enlever de leur patrimoine, c'était à lui en définitive qu'il l'arrachait.

— Si j'étais le maître, continua Philippe, j'irais voir un avocat.

— Cela nous coûterait gros, dit Prosper.

Alors Lalie se mit à pleurer de colère. Elle saisit la lettre et la lança au milieu de la table :

— Canaille!

— Oui, canaille! répéta Prosper.

A ce moment, Michel, qui semblait méditer, se mit debout :

— Moi, j'en connais un de moyen!

Tous les autres le regardèrent.

Comme il ne se pressait pas de parler, Prosper l'interpella :

— Dis-le donc, ton moyen.

Les yeux de Michel s'éclairèrent d'un feu sinistre :

— Une...

Un râle monta dans sa gorge, l'air lui manqua, son cou se tendit comme un arc, un voile rouge couvrit sa figure, puis un accès de toux le secoua de la tête aux pieds.

— Eh bien? demanda Lalie, quand l'accès fut passé...

Michel frappa violemment de ses deux mains le dossier de sa chaise et ne continua pas. Lalie avait toutefois compris sa pensée : « Une boulette d'arsenic... L'empoisonner comme un rat... »

Philippe aussi avait compris. Mais comme il avait l'âme plus paisible que les autres, il se contenta de soupirer. Quant à Mathilde, elle proposa de dire, le soir, une bonne prière. Peut-être que le bon Dieu les aiderait...

V

Une heure plus tard, Michel dormait dans la cuisine, la tête appuyée sur la table. Prosper et Philippe dormaient également dans le pré, chacun sous « son arbre », avec le même mouchoir de coton rouge étendu sur la figure. A ce moment, Lalie traversa rapidement la cour, s'arrêta contre la barrière, allongea la tête par-dessus; ayant constaté que le chemin était désert, elle fit tourner le loquet.

Elle s'en allait à grands pas lorsqu'elle aperçut le charron, qui fumait sa pipe devant la fenêtre ouverte de

sa demeure. Cela parut la contrarier; elle fit toutefois bonne contenance et dit en passant :

— On se repose, Joachim?

Le charron, dont le crâne chauve et la barbe blonde seintillaient au soleil, tira une bouffée de sa pipe, tout en ébauchant un signe affirmatif. Quand il la vit entrer chez Lambroux, il se retourna pour le dire à sa femme.

Lalie s'arrêta un moment dans la cour. Elle avait le logis à sa droite, avec son haut escalier de pierres de taille; à gauche, la grange que les Nicolet louaient, les étables où Joachim avait fait son ^{étabu} ouvroir, le hangar, le puits; devant elle, la prairie que fermait un rideau de peupliers. Le mur qui séparait la cour du pré était en partie écroulé; des touffes de graminées, des bouquets de joubarbe jaillissaient entre les briques; sous le toit délabré du hangar, une charrette démantibulée achevait de pourrir; on voyait des fentes dans les étables; les lucarnes du fournil étaient fermées par des bouchons de paille; derrière les vitres du logis pendaient des rideaux troués; sous le porche, une poule grattait le sol en gloussant.

La femme hocha la tête, impressionnée par toute cette misère, et, tout en pinçant ses lèvres minces, grimpa l'escalier. Quand elle fut devant la porte, elle écouta un instant, puis cria : « Peut-on entrer? » Et, sans attendre la réponse, elle fit jouer la serrure.

Lambroux était seul dans sa grande cuisine, assis près de la table. Une tasse vide se trouvait devant lui, parmi des miettes de pain. Cette visite l'étonna; les gens n'avaient plus l'habitude de venir le voir. Mais sa surprise fut au comble quand il apprit que Lalie, l'avare Lalie, venait payer, avant terme, la location de la grange:

— Ce n'est pas encore le moment!

— Je le sais, répondit la femme. Mais comme nous avions de l'argent... Puis...

Et s'étant assise, elle sortit le sac de sa poche et le vida sur la table :

— La somme doit y être : comptez!

Elle n'avait apporté que des pièces de cent sous pour que le tas fût plus gros. Pendant que Lambroux faisait des piles avec l'argent, elle le regardait. Il était presque aussi grand et aussi fort que Bernard, mais sa figure était ravinée et molle, sa bouche édentée, son menton effilé; on voyait tous les cartilages de son cou. Sa tête misérable ressemblait à ces fruits qu'on a oublié de cueillir, qui se déforment, se ratainent et pourrissent sur leur branche. Puis il n'était pas rasé, n'avait pas de cravate et son mince veston était troué aux coudes.

— Je vais vous donner un reçu, dit-il, quand il eut fini de compter.

Il passa dans la pièce voisine, en tenant les coudes écartés et traînant ses pieds, chaussés de vieilles savates.

— Il ne sera pas plus laid, pensa Lalie, en contemplant son cou plissé et ses oreilles jaunes, quand on l'aura couché dans le cercueil.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus rien dans la demeure que le grattement d'une mauvaise plume sur du mauvais papier.

Lalie, maintenant, examinait la maison, où elle n'était plus entrée depuis longtemps. Elle la trouvait noire et dégarnie. Les assiettes d'étain, qui brillaient autrefois sur l'« archelle » comme chez les Nicolet, n'étaient plus à leur place; mais leurs ombres étaient restées là : elles se découpaient en blanc sur les murs noircis. ^{Les deux fenêtres} Devant le poêle, les carreaux du pavé étaient brisés. La Rousse, comme les mauvaises ménagères, fendait sans doute le bois à brûler dans la cuisine. Pouah! Lalie fit une grimace. Puis, détournant la tête, elle arrêta ses regards sur le fusil qui, lui, pendait comme toujours à la muraille.

Lambroux, ayant rédigé son reçu, vint prendre une

*Vues en
porcelaine
de Bayeux
couverts de "flacs"
et de "vases"
dont les
Lambroux
étaient d'autant
plus fiers
une famille
en montrant ses
où tous les visiteurs
étaient brisés.*

pincée de cendre dans le tiroir du poêle pour sécher l'encre. Lalie lut le papier attentivement, le plia en quatre et le glissa au fond de la poche de son jupon; pour ne pas le perdre, elle le couvrit de son mouchoir. Elle fourra alors la main dans son autre poche; tout en regardant Lambroux avec un petit sourire, elle dit :

— Je vous ai encore apporté autre chose...

Elle plaça sur la table deux belles boulettes de fromage, de ces boulettes bien poivrées et bien salées, dures comme pierre, qu'elle faisait sécher sur la claie d'osier qu'on voyait toujours au mur extérieur de leur demeure, à côté de la lucarne de la chambre où Mathilde dormait.

Tandis que Lambroux, de plus en plus surpris, souriait à son tour, elle continua :

— Voilà... Je me suis dit : Ce pauvre maître Lambroux, personne ne songe plus à lui... Il a pourtant rendu bien des services dans la Commune.

L'homme redressa la tête :

— C'est vrai!

— Vous et votre pauvre femme... Que Dieu ait son âme!

A cette évocation, la figure de Lambroux se rembrunit. Il baissa la tête et croisa les mains sur son ventre. Lalie s'inclina vers lui :

— Je sais ce qui vous chagrine...

Elle se tut un instant; puis ajouta :

— Je me souviens de votre mariage. La première fois qu'on vous a vus ensemble, c'était le jour de Pâques. Vous êtes venus à la grand'messe... On n'avait jamais vu un si beau couple dans le village... Tout le monde vous admirait...

Lambroux fit un geste pour l'arrêter. Elle se pencha davantage et poursuivit :

— Elle n'aimait que vous... Vous savez que je venais souvent la voir pendant sa maladie... Elle souffrait beaucoup... Il n'y avait plus de remède... Mais elle ne pensait

pas à ses douleurs... Non... Un jour, voici ce qu'elle m'a dit... Ecoutez... « Je n'ai pas peur de mourir. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je suis prête : le bon Dieu me prendra quand il voudra... Ce qui me tracasse, c'est mon pauvre homme... Que deviendra-t-il, quand je ne serai plus là?... »

Le vieillard porta la main à ses yeux et essuya deux grosses larmes.

Il revoyait sa femme qui reposait à côté de l'église, dans le petit cimetière, sous une lourde pierre, au bas de laquelle le carrier, qui avait mis tout son amour-propre à bien faire les choses, avait laborieusement sculpté deux mains enlacées, et gravé une inscription : « Regrets éternels ! »

Il balbutia :

— Je suis un homme malheureux !

Lalie le laissa souffrir un instant, puis elle demanda :

— Maintenant que la Roussé est filée avec notre Bernard, qu'allez-vous faire ?

Comme il ne répondait pas, elle mit la main sur son bras et le secoua :

— Hein?...

Il serra les dents, leva ses deux poings et les abattit sur la table :

— Faut que je me détruise!!

Elle lui mit la main sur l'épaule :

— Regardez-moi !

Le vieillard fixa sur elle des yeux hagards. Toute la figure de Lalie était comme pétrifiée; un feu dur brûlait dans ses prunelles.

— Un homme ne doit pas pleurer ! dit-elle.

Elle se tut un instant et ajouta :

— Un homme ne doit pas se détruire !

Et, avançant la tête, elle lui souffla dans la figure :

— Un homme doit se venger !

Elle levait la main et allait montrer le fusil, lorsque Lambroux, se dressant brusquement, lui cria, le doigt tendu vers la porte : *Un jour brusquement, comme une bombe ! par un crochard c'est, le doigt tendu*

— Va-t'en!

Lalié, interloquée d'abord, puis toute honteuse, essaya de s'expliquer :

— Vous n'avez pas pensé..., maître Lambroux...

Il ne la laissa pas continuer :

— Va-t'en!

Elle ne répliqua plus. Effrayée maintenant par la figure tragique du vieil homme, elle se retira à reculons, sans plus rien dire, laissant à son sort cette maison damnée d'où étaient sorties toutes les misères qui étaient tombées sur elle et qu'elle ne méritait pas, mon Dieu! qu'elle ne méritait pas... *Tout les les uns continuaient à courir dans le coin de sa bouche,*

VI

Quand les paysans s'apprêtent à franchir la grille qui s'étend devant la demeure du notaire Buisson, ils se sentent à la fois mal à l'aise et saisis d'un grand respect. Cette vaste maison carrée, avec ses briques neuves et toutes ses pierres de taille, avec son toit d'ardoises luisantes, son clocheton, son paratonnerre, son écurie et ses remises, son parc entouré de haies vives, cette grille surtout dont les barreaux, terminés en fers de lance, sont dorés à leur sommet, revêt un caractère seigneurial qui impressionne le petit peuple. Aussi, les Nicolet, lorsqu'ils arrivèrent le mercredi à l'heure indiquée, n'entrèrent-ils pas tout de suite. Lalié et Mathilde secouèrent d'abord la poussière de leurs jupes, tandis que les hommes allaient essayer leurs souliers dans l'herbe d'une rigole. Puis ils regardèrent à travers les barreaux.

Au centre d'un massif d'arbres dont le feuillage la protégeait du soleil, une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un peignoir bleu, brodait, assise dans un fau-

teuil d'osier; à ses pieds, deux enfants jouaient dans l'herbe; un cheval, une poupée, une raquette avec ses volants, un cerceau de bois, des livres d'images gisaient autour d'eux. Une jeune fille balançait une escarpolette sur laquelle était assis un gros garçon. A sa peau fine, à son teint délicat, les Nicolet jugèrent que c'était une demoiselle de la ville.

Enfin la grille s'ouvrit, poussée par une main timide; Lalie parut, puis Prosper, puis Michel, puis Philippe, puis Mathilde. En voyant défiler à la queue leu leu ces cinq personnages balourds et farouches, les hommes appuyés sur leurs bâtons, les femmes sur leurs parapluies, la jeune fille lâcha la balançoire et poussa un éclat de rire qu'elle étouffa rapidement au creux de sa main, sur un geste de la femme au peignoir bleu.

Dans l'étude, les Nicolet trouvèrent leur frère. Bernard était assis dans un coin, les jambes croisées. Il avait posé sa casquette sur son genou et tenait, serrée dans une de ses mains, une liasse de papiers. Il portait la tête haute et avait l'air bien à son aise.

Lorsqu'on leur offrit des chaises, ils les traînèrent derrière eux pour s'installer le plus loin possible de Bernard. Une fois assis, Prosper fourra la tête dans sa main et se détourna pour ne pas le regarder; par contre, Michel lui planta directement son regard dans les yeux. Lalie, droite et fière, contemplait le plafond; Mathilde, qui avait emporté des provisions dans un vieux cabas de crin, pressait celui-ci sur son cœur, tandis que Philippe examinait son frère avec curiosité et se disait: « Ce n'est plus le même homme! »

De temps en temps, un sourire s'épanouissait sur les lèvres de Bernard: il pensait à *elle*...

On avait appelé le notaire, mais il ne se hâtait pas. Prosper, qui commençait à s'impatienter, tira sa montre. Au même moment, Philippe se penchait vers Michel:

— Quelle heure est-il?

L'autre ne répondit pas; mais il tendit le doigt vers la pendule : elle marquait dix heures.

Seul Bernard ne s'impatientait pas. Il continuait son rêve. En ce moment, il admirait les brise-vue en fils de fer, encadrés de chêne, qui ornaient la fenêtre. L'un représentait un paysage d'automne, avec un sol vallonné et des arbres qui jaunissaient; un chasseur, le fusil en main, la carnassière au dos, y marchait à grandes enjambées, guidé par son chien, qui trottait le nez en terre. L'autre figurait un château avec un coin de parc : un monsieur et une dame descendaient le perron; le premier tenait sa compagne par le bout des doigts, et tous deux s'avançaient vers un bassin, bordé de marbre, où nageaient des cygnes. Bernard n'avait jamais vu de plus beaux brise-vue. « Je lui en achèterai de pareils », se disait-il en lui-même...

Le notaire enfin arriva. Il avait ses souliers crottés de terre, un sécateur en main, une veste de coutil, la figure bronzée. Rien en lui ne rappelait l'officier ministériel tel que l'avaient toujours connu les Nicolet. Après avoir salué familièrement tout le monde, il toucha un mot de la température, déclara que Lalie était une solide personne, félicita Prosper pour ses bonnes joues et, bien que Michel fût devenu aussi maigre qu'un clou, il lui trouva la mine d'un abatteur. Il poussa ensuite une petite table devant ses clients et commença :

— Vous savez pourquoi nous vous avons fait venir?

— Nous le savons! dit Prosper.

— Nous allons, cela va sans dire, nous entendre comme frères et sœurs.

— Celui-là, dit Lalie en montrant Bernard, n'est plus notre frère...

Le notaire sourit, en examinant l'une après l'autre ses mains dorées par le hâle. Puis sa figure devint sérieuse :

— Allons! Allons! N'êtes-vous pas toujours du même sang? N'avez-vous pas couché tous dans le même berceau? N'avez-vous pas passé toute votre vie ensemble? Bernard veut se marier. C'est son droit! Il réclame sa part? Quoi de plus juste! Il pourrait faire vendre tous les biens, meubles et immeubles. Il a la loi pour lui. Mais ce n'est pas un tigre. C'est un Nicolet. Or, les Nicolet sont connus dans tout le pays comme des gens pacifiques...

— Et comme des gens d'honneur, grommela Prosper. Lalie le tira par la manche :

— Laisse parler le notaire.

Mais, comme celui-ci continuait à répandre son eau bénite, son huile et ses flatteries, Prosper se méfia et nettement arriva au fait :

— Que veut-il, en définitive?

Personne ne répondit.

Le notaire se tourna vers Bernard :

— On demande ce que vous voulez, mon ami...

Bernard baissa la tête et toussa. Puis il feuilleta les paperasses qu'il tenait en main; puis il compta sur ses doigts.

Tous les autres épiaient ses gestes, le cou tendu, la respiration haletante.

— Allons, Bernard, poursuivit le notaire, qui, lui, avait mis nonchalamment les mains dans ses poches et s'étirait sur sa chaise.

— Voici, dit enfin Bernard, tandis que son regard tournoyait dans le vide... Si j'étais ce que vous avez l'air de dire que je suis, je dirais... Je dirais : « Je veux ceci; je veux cela... » Mais Bernard n'est pas homme à chicaner qui que ce soit... Bernard a le cœur sur la main... Bernard est un homme tout rond... et...

— Voyons! dis ce que tu veux! cria Michel.

— Oui, reprit Prosper, ne fais pas la bête!

— Eh bien! voilà, acheva Bernard : les cinq bonniers...
Tous bondirent :

« Les cinq bonniers!! » C'était la plus belle de leurs terres!

— Tu réclames plus que ta part! gronda Prosper.

— Tu veux nous voler! hurla Michel.

Le notaire s'interposa pour les calmer. Philippe vint à son aide, tandis que Mathilde, voyant Michel se lever, le tirait doucement par la manche. Bernard souriait en homme qui n'a pas peur. Mais, quand il s'entendit traiter de « vieux coureur », il sauta à son tour sur pied, jeta sa casquette à terre et voulut enlever ^{son farreau} sa blouse pour empoigner Michel. Le notaire dut le prendre par les épaules. Le clerc lui-même crut devoir déposer sa plume pour intervenir :

— Etes-vous des « rouleurs », oui ou non?

Ce mot les frappa en pleine poitrine : ils comprirent soudain l'inconvenance de leur conduite. Lalie balbutia des excuses.

Le notaire les laissa respirer quelques minutes, puis voulut reprendre les négociations. Mais c'était plus fort qu'eux. La dispute éclata de nouveau. Prosper parlait d'étrangler Bernard; Michel menaça de tirer son couteau.

Cette fois, M. Buisson perdit patience :

— Vous êtes une bande de vieux entêtés! Ecoutez... Vous allez retourner chez vous. Vous reviendrez dans quinze jours. J'espère que d'ici là vous aurez réfléchi; sinon...

Il acheva sa phrase par un geste qui signifiait : « Nous appliquerons la loi! »

Quand ils descendirent l'escalier, Michel, qui marchait derrière Prosper, lui souffla dans le cou :

— Il a acheté le notaire!...

Prosper ne répondit pas, mais c'était aussi son idée.

VII

Lorsqu'elle vit repasser les Nicolet, en rang d'oignons comme à l'arrivée, la jeune fille dut de nouveau poser la main sur sa bouche pour contenir le rire qui lui gonflait la gorge. Elle les suivit des yeux jusqu'à la grille, puis proposa aux enfants de les imiter. Tous trois se rangèrent à la queue leu leu, en poussant des cris de joie. La jeune fille se mit à leur tête. Chacun posa la main sur une canne ou un parapluie imaginaire et ils s'engagèrent dans l'allée, dodelinant du buste, frappant lourdement du pied gauche puis du pied droit les cendres du chemin.

Arrivés au bout du jardin, ils grimpèrent sur un tertre pour revoir les Nicolet, qui devaient maintenant avoir atteint la campagne. Toujours l'un derrière l'autre, ils marchaient à grands pas, dans un chemin de terre, tous penchés dans le même sens, comme les arbres qui ont poussé dans le voisinage de la mer et que fouette constamment le vent du large. La poussière montait derrière eux comme sous les pieds d'un troupeau. Leurs têtes ne se tournaient ni à droite, ni à gauche; on n'entendait aucun bruit de voix; pourtant ils discutaient, car, de temps à autre, une main se levait rapidement et traçait un bref éclair sur le fond bleu du ciel. Quelquefois aussi, Michel faisait mouliner son gourdin.

Tout le monde était de nouveau réuni dans le massif quand Bernard quitta l'étude. Il s'arrêta devant le charmant tableau que faisaient dans le cadre de la futaie cette femme au peignoir bleu, cette belle jeune fille et ces trois enfants aux têtes bouclées.

— Il fait bon prendre le frais, dit-il.

— Oui, certes, répondit la dame.

Bernard restait là, immobile et souriant, séduit par la beauté grave de la mère, par la beauté frêle de la jeune fille, admirant surtout ces jolis enfants, qui fixaient sur

lui leurs regards naïfs. Un sentiment d'une douceur infinie lui gonflait la poitrine. Ses grosses lèvres, qui n'avaient jamais articulé que des mots frustes, s'ouvrirent pour exprimer ce qui se passait en lui, mais les mots qu'il eût fallu dire ne vinrent pas, et il s'éloigna en soulevant sa casquette.

Comme il venait de refermer la grille sur lui, il vit trois autres enfants qui jouaient, dans la poussière, contre le fossé. Eux avaient les jambes et les pieds nus. Leurs figures étaient barbouillées, leurs vêtements en loques. Le plus petit n'avait même qu'un lambeau de chemise et un pantalon troué soutenu par une ficelle. Mais il portait sur la tête une couronne de liserons.

Bernard ralentit le pas pour les contempler. Puis une idée lui vint. Il marcha droit sur eux. Lorsqu'ils virent s'approcher cet inconnu, avec sa longue figure et ses ^{gros} ~~gros~~ sourcils, les enfants s'effrayèrent; ils firent le gros dos et voulurent s'enfuir. Mais Bernard leur coupa la retraite :

— N'ayez pas peur!

Les enfants, acculés contre le fossé, tremblaient.

— N'ayez pas peur! répéta-t-il.

Et, tirant sa bourse, il leur tendit des sous.

Après un instant d'hésitation, les trois marmots allongèrent la main. Quand chacun fut en possession de sa pièce, ils la regardèrent. Un éclair brilla dans leurs prunelles. Le plus grand dit :

— Merci, l'homme!

Les deux petits répétèrent :

— Merci, l'homme!

— Maintenant, dit Bernard, donnez-moi la main.

Ils mirent tour à tour leur menotte dans la grosse main de Bernard; lorsqu'il se fut éloigné, ils crièrent encore tous ensemble :

— Merci, l'homme!

Dans les cours des fermes, les coqs chantaient; dans

les prés, les fauvettes, les pinsons, les merles chantaient; tout le ciel vibrait du chant des alouettes. Les oiseaux chantaient partout. Ils chantaient au-dessus de Bernard; ils chantaient devant et derrière lui; ils chantaient à sa droite et à sa gauche; ils chantaient surtout au fond de son cœur...

VIII

Si Mathilde n'avait aucune importance chez les Nicolet, Philippe, de son côté, comptait pour peu de chose. C'était simplement un bon charretier, à qui les chevaux obéissaient au doigt et à l'œil, expert dans l'art de se tirer des passages difficiles et qui aurait conduit un attelage sur la crête d'un toit. Mais, quand il parlait, Prosper haussait les épaules et Lalie disait :

— Philippe, vous raisonnez comme un enfant!

— Bien! répondait Philippe.

Et il fermait les lèvres avec une telle énergie qu'on pouvait croire qu'il ne les ouvrirait jamais plus. Cependant, s'il lui était en quelque sorte interdit de parler, personne ne pouvait l'empêcher de penser. Et Philippe pensait. Il était convaincu, par exemple, qu'on s'y était mal pris avec Bernard. Les hommes sont comme les bêtes : dès qu'on les frappe, ils regimbent. Lui, ne battait jamais ses chevaux. Avec deux petits cris qu'il avait toujours dans son gosier, il les faisait aller ici et là, partout où il voulait. Depuis quelques jours, il songeait souvent à une enseigne qui se trouvait du côté de Huy et qui l'amuse toujours quand il passait par là. Elle représentait une femme tirant avec violence sur la bride d'un âne qui ne voulait pas avancer. La légende portait : « Aux deux entêtés! » Philippe se disait :

« Cette femme, c'est Lalie; l'âne, c'est Bernard... »

Eh bien, lui, Philippe, ferait avancer l'âne par des

moyens qu'il avait là. Et il frappait avec le doigt sur son crâne, comme sur une boîte.

D'abord, il fallait rencontrer Bernard. Philippe pensa qu'il le trouverait *Au Retour d'Égypte*, où il passait, disait-on, souvent ses soirées. Un jour, après le souper, il décrota ses habits, brossa sa casquette et, pour savoir s'il devait ou non se raser, contempla sa tête de près dans une glace ébréchée, le seul ornement du réduit qui lui servait de chambre à coucher. Quand il arriva au cabaret, Bernard y était. Il se trouvait justement seul avec Maghin, un vieillard chenu, gras et rose, qui avait roulé sa bosse à travers le monde et était revenu, après un séjour en Égypte, tenir un café dans son village natal. Le soir, pour honorer sa clientèle, il se coiffait d'un magnifique fez.

Dès que Bernard vit son frère, le sang lui sauta à la tête; il se mit debout et l'apostropha :

— Ami ou ennemi?

— Ami! répondit Philippe en souriant.

Bernard se rassit :

— Alors, tu ne refuseras pas un verre...

— Philippe n'a jamais refusé le baptême.

Maghin rajusta son fez qui avait glissé sur son oreille, se leva, apporta un verre à Philippe, assis maintenant à la table, en face de son frère.

Les deux hommes trinquèrent.

Quand Bernard eut remis son verre sur la table, il demanda :

— Comment qu'ça va, là-bas?

Philippe fit une moue :

— Ça va et ça ne va pas...

Bernard le regardait en dessous; un soupçon venait de naître dans son esprit :

— Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé...

— Personne ne m'a envoyé.

— Ah!

— Non... Je me suis dit : « Bernard est mon frère... Or, qu'a-t-on de plus précieux au monde qu'un frère?... » Et voilà... je suis venu... C'était plus fort que moi... Je voulais te voir... Le sang parlait...

Philippe se mit à souffler. Puis il tapota avec ses doigts sur la table; puis il s'épongea le front; puis il but encore un petit coup...

— La « grise », dit-il alors, en s'essuyant les lèvres, a donné son poulain... Ce sera un beau cheval.

Cette nouvelle parut intéresser Bernard. Les coudes sur la table, inclinés l'un vers l'autre, ils causèrent de la ferme, du bétail, des travaux de la campagne, de la fenaison, de la moisson qui promettait.

— Et le coq? demanda Bernard.

— Il vit toujours... Nous le soignons.

C'était un coq que Bernard avait acheté autrefois lui-même et qui avait longtemps fait l'orgueil de leur basse-cour. Maintenant, il était vieux, presque aveugle; son plumage était déteint et son cou pelé.

— Je ne voudrais pas qu'on le tue!

— On ne le tuera pas... Quand il n'y verra plus, je lui donnerai moi-même à manger.

Les deux hommes se turent. Dans le silence du cabaret, on n'entendait plus qu'une guêpe qui bourdonnait et le claquement de lèvres de Maghin qui tirait sur sa pipe, une pipe de terre à long tuyau, qu'il venait d'allumer.

Intérieurement, Philippe se félicitait de son idée. Tout marchait à souhait. Il savait bien, lui, que pour obtenir quelque chose de Bernard, il fallait le prendre par les sentiments.

Il était si content, qu'il allongea les deux mains sur la table et se mit à contempler son frère avec des yeux pleins de tendresse.

Bernard avait un sarrau neuf, une cravate fraîche, un col. Sa figure, qu'il n'exposait plus comme jadis au soleil, montrait déjà une peau plus fine; ses mains aussi

étaient maintenant presque blanches; et le faquin laissait même pousser ses ongles...

Tout cela émerveilla Philippe. Il saisit le bras de Bernard :

— Oui ou non, avons-nous toujours vécu en parfait accord?

Bernard avoua qu'ils s'étaient toujours entendus comme de bons amis.

— Nous étions les deux doigts de la main, continua Philippe; maintenant encore, je me ferais hacher en morceaux pour toi!

Puis il ajouta :

— Je ne me suis pas encore habitué à ne plus te voir chez nous... Car tu tenais une grande place dans la maison... Rien ne se faisait sans toi... Tu étais le chef... Je te vois encore, le dimanche matin, faisant le tour des étables avec ta belle chemise blanche...

A ce moment, Bernard tira un cigare de sa poche, en cassa le bout d'un coup de dent, fit flamber une allumette et commença à fumer.

— Ho! ho! dit Philippe, qui ne l'avait jamais vu fumer. Ho! ho!

Il recula instinctivement sa chaise, comme s'il avait voulu prendre du champ pour mieux jouir du spectacle de cet homme étonnant. Puis il frappa un grand coup de poing sur la table :

— Ecoute, Bernard!...

— Quoi?

— Tu devrais revenir à la maison...

— Jamais!

— Pourquoi?

Bernard tira une bouffée de son cigare et se redressa de toute sa hauteur :

— Parce que je veux vivre!

— Je le vois, murmura Philippe en essayant de dissi-

muler son désappointement : Tu fais voler la fumée... et tu es ficelé comme un seigneur...

Il pencha la tête et resta quelques instants immobile. Puis il se rappela le soupçon de Bernard : « Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé. » Pour en prévenir le retour, il dit :

— Tu fais ce que tu veux, Bernard; tu es libre.

Il allait se lever quand plusieurs hommes entrèrent. C'étaient le charron, le maréchal, un marchand de vaches, maître Delvigne, le cantonnier avec ses guêtres et son petit chapeau rond, Laurent le valet de ferme, qui boit tant qu'on veut... toutes les « amusettes » du village...

Delvigne l'avait tout de suite invité à prendre un verre.

— C'est là ce qui m'a perdu, jugea Philippe, en se réveillant à l'aube dans une charrette remisee sous le hangar de sa demeure, derrière l'écurie.

Sans être un buveur, Philippe appréciait l'eau-de-vie. Elle vous réchauffe en hiver et vous rafraîchit en été. Il la trouvait surtout bonne quand il ne la payait pas de sa poche.

— C'est là ce qui m'a perdu, répéta-t-il en bâillant, tandis qu'il se tournait sur le côté gauche et frottait sa cuisse droite, endolorie par le contact du bois dur.

Le charron, avec ses fables et ses bêtises, l'avait fait rire. Puis la Rousse était entrée. Elle s'était assise auprès de Philippe. Et alors, ma foi, on avait bu et bu... Les souvenirs de Philippe à partir de ce moment devenaient un peu confus. Il se rappelait toutefois qu'on lui avait mis sur la tête le « rouge bonnet » de Maghin et qu'on avait crié : « Il est beau!... C'est un roi!... un roi mage!... C'est Balthasar!... » Et on ne l'avait plus appelé que Balthasar... Il se souvenait encore que Ferdinand, le bossu, était entré aussi, avec son accordéon. On avait fait une musique du diable. A la fin, il avait embrassé la Rousse! Ce n'était plus une jeunesse, mais elle avait encore de beaux

*T
le lendemain*

yeux, de beaux cheveux, la peau douce et brûlante comme une flamme. Avec cela, toujours ronde et dodue. Et quel parfum!

Oui, il l'avait embrassée!

C'est alors que le Bossu avait chanté :

Celle que j'aime est une blonde...

Philippe se passa le dos de la main sur la bouche, depuis le poignet jusqu'au bout des doigts, comme il avait l'habitude de le faire après avoir mangé du lard.

Soudain sa figure se crispa. Une fâcheuse idée venait de traverser son cerveau. Il se mit sur son séant et fourra la main dans la poche de sa culotte : sa bourse y était ; il compta son argent ; il n'y manquait pas un centime. Tandis que ses traits ^{se} détendaient, déjà à moitié rassuré, il fouilla ses autres poches : il avait toujours son mouchoir, sa montre, son couteau, un crampon dans la poche gauche de son gilet, des clous et un bout de ficelle dans sa poche droite.

Bien ! Il se laissa retomber sur le dos et ferma les yeux. La tête lui faisait mal, le cœur aussi. Il eût voulu dormir encore. Mais les coqs se mirent à chanter. L'un après l'autre, leurs chants fusaient de tous les coins du village. Il y en eut même un qui chanta derrière Philippe. Il le reconnut tout de suite. C'était le coq de Bernard qui, chassé du poulailler, se réfugiait la nuit sur une poutre du hangar.

— Chante tant que tu veux, grommela Philippe, à qui cette voix rappelait son déboire de la veille, je ne te donnerai pas à manger.

Comme le coq chantait encore une fois, il se fâcha :

— Crève!

Mais il eut beau se fâcher. Tous les coqs maintenant chantaient ensemble. Les alouettes, les merles, les fauvettes, les pinsons, eux aussi, commençaient à se faire entendre. Le jour se levait. Une lueur blanche envahissait

le ciel, puis un flot de lumière jaillit du sol et ruissela sur la terre. L'herbe, les haies, les arbres, les maisons, tout flamba comme si le monde allait brûler. Philippe se secoua, bâilla, se mit sur le ventre et, la tête appuyée sur ses mains, contempla le coq de Bernard, toujours perché sur sa poutre. Son œil rond s'ouvrait et se fermait, comme mû par un mécanisme; sa queue pendait dans le vide, ainsi qu'une faucille ébréchée. Avec son cou déplumé, sa crête décolorée et flasque, qui tombait comme un bonnet de coton sur son oreille, il avait l'air si comique, si mînable, que Philippe sentit sa rancune s'évanouir.

— Allons, dit-il, viens, tu auras ton avoine.

Comme Mathilde, qui venait de se lever, poussait les volets, elle vit rentrer son frère dans la cour, suivi du vieux coq.

IX

Après son équipée, Philippe s'attendait à une scène. Courberait-il le front, si Lalie l'interpellait? S'excuserait-il? Hé! Rien n'était sûr! Il croisait quelquefois les bras et se disait : « Et si, moi aussi, je lâchais la boutique? » Le baiser de la Rousse avait laissé un aiguillon dans sa chair. Il lui arrivait même de se demander qui avait raison, de lui ou de Bernard, et si ce n'était pas ce dernier qui était dans le bon chemin...

Un jour, Michel, plus abattu, plus inquiet, plus sombre que d'habitude, lâcha, en son absence, une confidence au coin du feu :

— Il me semble que Philippe commence aussi à regarder...

— Quoi? demanda Prosper.

Michel fit une grimace et cracha sur le sol.

Prosper, qui avait compris, se tourna vers Lalie :

— Tu ferais bien d'aller voir quelqu'un... On nous donnerait peut-être un bon conseil...

Mais qui?...

Pas maître Matagne assurément, un fermier négligent sur les terres duquel on ne voit pousser que des chardons; pas maître Delvigne non plus, son collègue, un demi-sot, celui-ci, qui tourne tout en plaisanteries et ne manquerait pas d'aller raconter leur histoire dans tous les cabarets. Restaient le mayeur Bellefroid et M. Destokay. Lalie se décida pour le premier, aussi sensé que l'autre, mais plus simple et plus rond, par conséquent davantage à leur niveau.

Jamais elle ne franchissait la porte charretière de la ferme du bourgmestre sans sentir son cœur se dilater. Elle admirait l'ordonnance de la vaste cour, où rien ne traînait, jetait en passant un coup d'œil dans une étable, une écurie ou une grange, appréciait la valeur d'un cheval, le rendement d'une vache, la qualité des récoltes et calculait ce qu'au bout de l'année un fermier comme Bellefroid pouvait mettre de côté pour acheter de la terre ou opérer des placements sur hypothèques. Et elle pensait que des gens qui vivent dans une pareille opulence ne devraient jamais mourir.

Aujourd'hui, c'est à peine si elle regarda le beau poulain qui galopait autour de la cour, le cou bien arqué et solidement planté sur ses fines pattes, tandis que son maître, debout sur le seuil de la maison, l'observait d'un œil exercé de connaisseur.

— Ce sera une bête de concours, dit Lalie, qui n'ignorait pas que, quand on va demander un service à quelqu'un, il n'est pas inutile de commencer par le flatter.

— Tu as de l'œil! répondit le bourgmestre d'un air satisfait.

Lalie lui murmura quelques mots à l'oreille. Tous deux entrèrent dans la maison, traversèrent la cuisine et pénétrèrent dans une petite pièce qu'on appelait le « cabinet » et qui servait de salle de réception et de travail au

bourgmestre. Deux grandes photographies en décoraient les murs : l'une représentait un taureau, l'autre un étalon primés.

M. Bellefroid fit asseoir Lalie devant une table recouverte d'un vieux tapis sur laquelle se trouvaient le *Moniteur belge*, la *Défense agricole*, quelques paperasses administratives, un encrier, une pipe et un paquet de tabac. Il prit la pipe et, tout en la bourrant, dit :

— Alors, le vieux compère déraile...

— Oui, répondit Lalie, oui... il est « emmacralé » !

Le bourgmestre sourit et laissa la femme exposer son affaire en long et en large.

Quand elle eut fini, il tira deux grosses bouffées de sa pipe, regarda le plafond, hocha la tête et dit :

— Hum!...

Lalie tenait les yeux fixés sur cette tête ronde et rose, couronnée de cheveux blancs et bien assise sur de larges épaules. Le fermier réfléchissait.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le mayeur?

Il déposa sa pipe, resta encore un moment silencieux, puis, saisissant amicalement la main jaune et maigre que Lalie avait allongée sur la table, il dit :

— Aux grands maux les grands remèdes. Bernard est un homme perdu. N'hésite pas, ma fille : emploie la pierre infernale...

En rentrant chez elle, Lalie aperçut une inscription, tracée à la craie, sur le mur, à côté de la barrière. Comme le jour tombait, elle ne put la déchiffrer, mais elle alla prévenir Prosper, qui vint avec une lanterne. Ils lurent : « Ferme à vendre ! »

— C'est une canaillerie de nos ennemis, dit Prosper, tout en s'appliquant à effacer l'inscription avec son mouchoir.

Lalie le pensait aussi. Mais lesquels? Pendant toute la soirée, ils se creusèrent la tête pour découvrir quels étaient, dans le village, les gens qui pouvaient leur en

vouloir. Prosper finit par suspecter Jean-Baptiste, leur voisin, avec lequel ils vivaient en bonne intelligence, mais que tout le monde connaissait comme un envieux et un sournois.

Le lendemain, il y eut des conciliabules. Lalie, Prosper et Michel s'enfermaient pour discuter. Philippe, que ces cachotteries exaspéraient, arrivait sur ses chaussons, derrière la porte. Il finit par entendre Lalie, qui disait de sa voix autoritaire :

— Je dis, moi, qu'il faut prendre la pierre infernale!

— Oui, oui, répondit Prosper, pourtant...

Et Philippe, ayant collé l'œil au trou de la serrure, vit Michel penché sur une feuille de papier : il tenait un crayon en main et calculait...

Quand il eut fini, il dit :

— Je ne me fie pas à ce notaire-là... Dieu sait même s'il connaît son métier...

Jusqu'ici, les Nicolet n'avaient eu affaire qu'à son père, un homme plein de solennité, qui vous recevait avec cérémonie, en redingote, devant un vieux bureau couvert de papiers, dans un cabinet rempli de cartons verts et qui lisait les actes avec respect, en levant l'index de la main gauche aux passages importants. Rien qu'à la façon de poser ses grandes lunettes sur son nez, il vous impressionnait comme le prêtre au confessionnal. Mais celui-ci... avec sa veste de coutil et son sécateur... avec ses gestes nonchalants et son air narquois... Non! Michel n'était pas rassuré... Prosper non plus, d'ailleurs... Aussi finit-il par dire :

— Deux conseils valent mieux qu'un. Ce soir, j'irai de mon côté voir M. Destokay.

Après le souper, où nul ne prononça un mot, il se glissa dans la prairie, se faufila entre deux buissons d'épines, longea le jardin de Jean-Baptiste et, sans être vu de personne, arriva devant la demeure de M. Destokay, une vieille maison de rentier, en briques rouges toutes pati-

nées par le temps et dont la cour était fermée, comme celle du notaire, par une grille.

M. Destokay était l'homme le plus important du village. Il était rentier — « un gros rentier » — comme l'avait été son père, ainsi que son grand-père à la fin de ses jours. Bien qu'il eût montré dans sa jeunesse, de sérieuses dispositions pour l'étude, sa mère, dont il était l'enfant unique, l'avait retiré de bonne heure du collège. « Quand on a de quoi vivre — *comme nous*, avait-elle dit (c'était une femme du vieux temps) — qu'a-t-on besoin de tant en savoir? » Rentré chez lui, le jeune homme avait toutefois continué de lire. Il s'était même composé une modeste bibliothèque, où voisinaient des ouvrages un peu disparates et où dominaient les œuvres qui exaltaient la vie champêtre. Car il aimait la campagne. Il l'aimait comme l'avaient aimée ses parents et ses grands-parents. Seulement, il l'aimait avec plus de raffinement. Eux n'avaient vu en elle qu'une source de richesse. Lui en comprenait la poésie. Eux avaient fait pousser la plante; lui jouissait de la fleur. Il parcourait les champs aussi volontiers en hiver qu'en été, s'intéressant à toutes les formes qu'ils prenaient suivant le rythme des heures et les caprices du temps. Dans ce petit village isolé — six cents habitants — il s'était ainsi composé une existence harmonieuse et facile qu'enviaient parfois ceux qui peinaient dur, quand ils le voyaient passer devant leur demeure avec sa canne et ses deux chiens. On l'avait toujours connu sans grandeur. Depuis quelque temps, cependant, et sans que personne s'en doutât, un grain d'ambition s'était développé dans sa tête et y poussait des racines. Son fils, après avoir brillamment conquis son diplôme d'ingénieur, venait d'être appelé à la direction d'une importante fabrique en Russie. Cela l'avait fortement flatté et un peu ébloui. En ses heures de rêverie, il voyait déjà son fils sous l'aspect d'un grand industriel, d'un de ces puissants hommes d'affaires qui administrent

des usines et des banques, qui ont des intérêts en Asie et en Amérique, qui commandent au monde et qu'on appelle des magnats. Il y avait des exemples de ces ascensions dans le pays. Il se répétait des noms sortis lentement du sol, qui le dominaient maintenant comme des chênes et qui en étaient la gloire et l'orgueil. Pourquoi le même sort ne serait-il pas réservé au sien? Lui aussi s'était forgé lentement dans l'obscurité. Une vieille croix de pierre qui gisait derrière le chevet de l'église, et qu'il avait fait relever pour l'encastrer dans le mur du cimetière, attestait qu'au xvii^e siècle il existait déjà des Destokay dans le village.

Sauf le Bossu, qui entrait partout sans dire « Bonjour! » ni « Dieu vous garde! », les autres ne pénétraient qu'avec une sorte d'émotion dans cette importante et sévère demeure, patinée par les ans, qui semblait faire corps avec la terre et paraissait avoir vieilli avec les grands arbres pleins de nids d'oiseaux qui l'entouraient. Prosper la regarda pendant quelques instants avant d'entrer. Il jeta aussi un coup d'œil à droite et à gauche du chemin pour s'assurer qu'on ne l'espionnait pas. Finalement, il ouvrit doucement la barrière et, quand la servante l'invita à monter à l'étage, où se trouvait son maître, il hésita :

— C'est que j'ai mes sabots...

— Frottez-les bien!

Il les frotta au paillason et grimpa l'escalier sur la pointe des pieds.

Il trouva M. Destokay, avec sa femme et sa fille, dans une grande pièce où il y avait une table ronde recouverte d'un tapis, une pendule en marbre sur la cheminée, un petit bureau dans un coin et une bibliothèque au mur. Aux murs pendaient aussi quelques vieux cadres, de ces images sans valeur qui se transmettent de père en fils et qui, sous leurs couleurs effacées, incarnent l'âme paisible de ces demeures où les générations se succèdent

sans demander à la vie autre chose que des joies modestes et toujours identiques.

Par la fenêtre ouverte, on ^{decomposait} voyait toute la campagne. Les blés s'endormaient sous un grand ciel clair, tandis qu'au bout de l'horizon un village se dressait avec son clocher, ses toits et ses arbres, dans un brouillard rose.

Toute la famille Destokay était debout devant la fenêtre. Elle venait d'y être attirée par la voix fine et pure du fils du cantonnier, « le petit Georges » (un garçon qui n'était pas comme un autre), qui chantait quelque part, dans le village, une chanson d'amour, ardente comme l'avait été la journée et douce comme la paix qui s'étendait maintenant sur la campagne.

A l'arrivée de Prosper, tout le monde se retourna. Madame et sa fille quittèrent la chambre.

Quand Prosper se fut assis sur la chaise que lui tendit M. Destokay, il secoua la tête et poussa un petit gémissement.

« Voici pourquoi je suis venu », dit-il enfin, et il expliqua « ce qui les tourmentait ».

M. Destokay, qui connaissait leur histoire (on ne parlait plus que de cela dans le village), l'écouta patiemment en passant de temps en temps les doigts sur sa moustache grise, puis il se dirigea tout de suite vers la bibliothèque et en tira un livre dont Prosper ne devait jamais oublier le format : une sorte de gros livre de messe.

Un frisson lui passa dans le dos quand M. Destokay, ayant feuilleté le bouquin, se mit à lire :

— « Article 815 du Code Civil : Nul ne peut être contraint de demeurer dans l'indivision, et le partage peut toujours être provoqué, nonobstant prohibitions et conventions contraires. »

Prosper n'avait pas quitté le livre des yeux. Quand l'autre eut fini, il se gratta le menton :

— Voudriez-vous recommencer...

M. Destokay recommença :

« Article 815... »

— Alors, il nous faudra céder, dit cette fois Prosper... il a tous les droits pour lui...

— C'est la loi, répliqua M. Destokay.

Ne sachant plus que dire, il entreprit d'excuser Bernard : « Quand l'homme arrive à la cinquantaine, on le voit parfois trébucher... Les sens l'emportent... C'est ce que les romanciers appellent « le démon de midi ».

Prosper ne l'écoutait plus. D'une main nerveuse, il écrasait sa casquette sur son genou. Tout à coup il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Une si belle terre!... Dire qu'elle va être mangée par une putain!

Et, redressant à moitié la tête, tout en coulant un regard en dessous vers M. Destokay qui, appuyé du coude à la table, tirait maintenant une mèche de cheveux, grise aussi, qui lui pendait sur le front, il demanda :

— Ne pourrait-on le faire enfermer?... avec des certificats...

M. Destokay s'étant mis à rire au lieu de répondre, ce rire le vexa; il faillit perdre son sang-froid et ravala un juron.

Lorsqu'il rentra chez lui, Lalie l'interpella :

— Eh bien?

— C'est toi qui as raison. Il faut prendre la pierre infernale.

~~HUBERT KRAINS~~

~~de l'Académie royale belge~~

~~de Langue et de Littérature françaises.~~

~~(A suivre)~~



~~REVUE DE LA QUINZAINE~~

LITTÉRATURE

Anatole France : *Rabelais*, Calmann-Lévy. — *Œuvres de François Rabelais*, Edition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, tome cinquième. Introduction par Abel Lefranc. Texte et notes par Henri Clouzot, Dr Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Libr. Honoré Champion. — Abel Lefranc : *Rabelais et le Pouvoir royal*, Discours prononcé en séance publique des Cinq Académies, Firmin-Didot. — Maximin Deloche : *Richelieu et les Femmes*, Edit. Emile-Paul frères.

Tandis qu'il naviguait vers la République Argentine, presque aux derniers instants de son existence, Anatole France emportait, dans ses bagages, le texte d'une série de conférences dont il se disposait à régaler les citoyens de cette république. A peine l'avions-nous appris, car les journaux ne nous en avaient guère informés. Un méchant bouffon, que l'écrivain traînait derrière ses grègues et dont il ne soupçonnait pas les desseins perfides, nous a donné de ce voyage un récit plein de burlesque et où l'aérimonie le dispute à l'irrespect. Préoccupé surtout de présenter son maître en attitudes ridicules ou cyniques et de fournir ainsi à la postérité un ana d'anecdotes controuvées, ce bouffon ne semble pas avoir précisé de manière nette quelles merveilles de savoir, de fines ironies, de parfaites gloses littéraires contenait le texte susdit de ces conférences.

Elles étaient consacrées à **Rabelais**, sujet délicat entre tous et qu'il fallait traiter avec une délicatesse infinie pour instruire sans le choquer un auditoire capable de vives réactions. La librairie Calmann-Lévy vient de publier, avec juste raison, ce travail de la dernière heure, cette sorte d'hommage au génie écrite quasiment *in articulo mortis*. On y retrouve toutes les qualités de couleur et de charme du romancier du *Lys rouge* en même temps que la pénétration du critique de la *Vie littéraire*. Selon un procédé déjà employé dans son ouvrage sur *Jeanne d'Arc*, l'écrivain, pour envelopper le lecteur de l'atmosphère du passé, utilise, tout au long de ses